

Paradoxes d'une patrie imaginaire

Françoise Major

Numéro 330, printemps 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95394ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, F. (2021). Compte rendu de [Paradoxes d'une patrie imaginaire]. *Liberté*, (330), 60–60.

Paradoxes d'une patrie imaginaire

Françoise Major

Pierre Gélinas
L'or des Indes
Alias, 2020 [1962], 288 p.

Pierre Gélinas est un oublié de notre littérature. Son adhésion au Parti communiste, à l'époque de la « loi du cadenas », le relègue en marge du milieu littéraire, malgré le prix du Cercle du livre de France obtenu pour son premier roman, *Les vivants, les morts et les autres*. Incapable de se trouver du travail après avoir quitté le Parti, Gélinas conclut sans doute, comme le narrateur de *L'or des Indes*, qu'il n'y a « de salut que dans la fuite ». Il s'envole pour Trinité-et-Tobago en 1959, où il s'aventure dans un projet d'import-export qui lui inspire l'écriture de ce deuxième roman. Sa mise à l'écart se mue en amnésie durable; une situation injustifiée à laquelle les éditions Alias tentent de remédier en rééditant *L'or des Indes*, près de soixante ans après sa parution initiale, en 1962.

De Bidonville, une favela dont les portes n'ont pas d'adresse, aux clubs privés où l'opulence se donne en spectacle, en passant par un combat de coqs et la jungle féérique, *L'or des Indes* fait le portrait d'un pays excessif, tout en contrastes. Ses diverses strates sociales et culturelles, héritées d'un passé colonial complexe, se côtoient sans s'interpénétrer, selon des codes en mouvance qu'il faut maîtriser pour tirer son épingle du jeu. La ségrégation régit les quartiers, les professions, les loisirs. Les « bébés blonds, déjà, connaissent les deux couleurs fondamentales qui partagent le genre humain », pendant que, « sous le soleil des Blancs, les Noirs portent le masque – mais le masque seulement – de la servilité ».

C'est là un système qui favorise le narrateur – on devine qu'il s'agit de l'alter ego fictif de Gélinas – du simple fait de sa couleur de peau. Refusant de se sentir coupable, il adopte une posture distanciée, jugeant que les opprimés doivent lutter eux-mêmes pour leur affranchissement. Cela ne l'empêche pas d'avoir une conscience vive de ses privilèges, et c'est non sans dégoût qu'il dépeint la société de riches créoles et d'expatriés se la jouant grands-ducs; il compare leurs clubs « *for Whites only* » à de « tristes mausolées », préservant le cadavre du régime colonial.

Les nombreuses descriptions de Port-d'Espagne et de sa vie sociale apportent une dimension documentaire au récit, construit sur le mode de la mémoire qui reflue : les souvenirs s'enchaînent en désordre, le narrateur cherchant à comprendre a posteriori, une fois de retour au Québec, la marque laissée en lui; la ville l'obsède au point de « séquestrer » son présent. Car les mutations politiques qui secouent Trinité-et-Tobago (l'accession au pouvoir du People's National Movement, le « parti noir », et l'influence des pétrolières étrangères bouleversent l'ancien ordre colonial) font en quelque sorte écho à la transformation intérieure que vit le héros à son arrivée au pays. Son déracine-

ment le libère du « servage [des] origines », du carcan de son éducation. Ses vieilles peurs et pudeurs exorcisées, il peut enfin satisfaire son « exaspération de vivre », qui s'exprime dans une sexualité décomplexée.

Si Gélinas décrit avec précision les rapports d'oppression postcoloniaux, son regard n'a toutefois pas la même acuité lorsqu'il parle d'Asha et de Schéhérazade, les femmes de sa vie. C'est pourtant à leur contact que son héros en arrive à « renaître à rebours ». Asha, fiancée de Milton (colocataire et associé du narrateur), femme-miroir, reflète les désirs de celui qui la regarde : Milton la qualifie de « ventouse » à l'appétit sexuel insatiable. Au contraire de la Schéhérazade éduquée et intelligente des *Mille et une nuits*, qui sait sauver sa peau et celle des autres femmes grâce à sa parole, la Schéhérazade de *L'or des Indes* n'est qu'une « petite bête » divertissante, qui babille, sautille, rit. Réduites à leurs corps offerts (Schéhérazade est prostituée, Asha tenancière de bordel), ces femmes fatales d'origine indienne, énièmes Jeanne Duval ou Salomé, s'inscrivent dans la lignée des muses exotiques des orientalistes de la fin du XIX^e siècle. Ensorcelantes, transformatrices, elles détiennent des qualités que le narrateur associe également à Port-d'Espagne. Une fusion symbolique s'opère ainsi entre les femmes et le territoire. Posséder Schéhérazade, c'est conquérir la terre étrangère – ou plutôt sa projection fantasmée. Gélinas a l'excuse de son époque : le Québec s'ouvre alors à la révolution sexuelle, et l'éloignement accélère une émancipation déjà amorcée. N'empêche : des émotivités de face exaspérée décorent les marges de mon livre chaque fois que le narrateur mentionne les « sirènes virginales et perverses » qui peuplent l'île, « pareilles à elles-mêmes depuis le fond des âges ».

Ce paradis sensuel sera de courte durée : le narrateur et ses associés perdent au jeu des alliances politiques, pour le traitement trop généreux accordé à un ingénieur noir. Ce sont ainsi, paradoxalement, les conditions mêmes ayant permis leur succès, celles de la postcolonie, qui les mènent à l'échec.

De son expérience trinitadienne, Gélinas semble conclure qu'il importe peu de se situer en marge du monde (professionnel, financier) si on choisit soi-même sa patrie : celle des sens, de la beauté; une existence libre, qui ne serait contrainte par aucune classe sociale ou tradition. Or, son héros connaît cette transcendence parce qu'il fait fi de la nature économique de ses rapports avec Schéhérazade. Si « l'espace tenu du bonheur » se trouve en la soumission et en la réification d'une femme dans l'acte sexuel (« elle n'existe plus, c'est une chose, une chose anéantie... »), cette patrie que le narrateur reconnaît en Trinité ne tient au fond – autre paradoxe – qu'à la jouissance de l'exercice du pouvoir. L